

## La Banque mondiale et l'Inquisition

Sylvia Federici, *Caliban et la sorcière. Femmes, corps et accumulation primitive*, Entremonde / Senonevero, 2014

Valérie Lefebvre-Faucher

Number 307, Spring 2015

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/73512ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Lefebvre-Faucher, V. (2015). Review of [La Banque mondiale et l'Inquisition / Sylvia Federici, *Caliban et la sorcière. Femmes, corps et accumulation primitive*, Entremonde / Senonevero, 2014]. *Liberté*, (307), 55–55.

# La Banque mondiale et l'Inquisition

Livre culte enfin traduit, *Caliban et la sorcière* est à la hauteur de sa réputation.

VALÉRIE LEFEBVRE-FAUCHER

**C**ALIBAN ET LA SORCIÈRE est un classique souterrain : exigeant, inclassable, mal distribué ici, mais qu'importe, car sa réputation le précède. Il était effectivement connu chez nous bien avant d'être traduit en français l'an dernier ; ses idées cheminent mieux que lui, car c'est une sorte de chaînon manquant, le lien entre insubordination des femmes et anticapitalisme. On cite *Caliban et la sorcière* sans l'avoir lu. On a envie d'en proposer la lecture à chaque débat. « Oui, mais l'analyse des rapports de genre n'est pas d'une grande aide pour envisager la fin du capitalisme... — As-tu lu *Caliban et la sorcière*? » « Cette société est matriarcale : les femmes ont du pouvoir dans la sphère domestique. — As-tu lu *Caliban et la sorcière*? » « En envoyant les femmes sur le marché du travail, le féminisme a servi les intérêts des puissants. — As-tu lu *Caliban et la sorcière*? »

Ce livre se tient, solide et généreux, dans l'angle mort de nombreux domaines de réflexion. Il ajoute, à l'histoire de l'exploitation des peuples, celle, manquante, de la domination organisée des femmes et place aux côtés de Caliban, ce symbole de la révolte des esclaves, la figure mal aimée de la sorcière.

Pour comprendre l'importance de cette figure, il suffit de penser que des centaines de milliers de femmes ont été torturées et exécutées dans de nombreux pays pour la seule raison qu'on les accusait de sorcellerie, accusation ultime qui se passait même de crime (un peu comme le terme « terroriste » aujourd'hui). Peu d'historiens, avant les essayistes féministes, ont étudié la chasse aux sorcières et sa portée politique.

Et la recherche sur l'histoire spécifique des femmes se trouve encore marginalisée. Très peu d'économistes se sont ainsi intéressés au travail domestique, aux activités gratuites, au labeur qui assure la reproduction

humaine, au prix d'autant de sang, de sueurs et de larmes que le travail dit productif. Silvia Federici fait partie de ces marxistes qui, dans les années soixante-dix, en ont eu assez de voir leurs préoccupations rejetées par les penseurs et militants de gau-

che et qui ont fondé un mouvement féministe international autonome réclamant un salaire au travail ménager. On peut d'ailleurs maintenant découvrir l'histoire méconnue de ce mouvement grâce au travail précieux de Louise Toupin (*Le salaire au travail ménager. Chronique d'une lutte féministe internationale*, Remue-ménage, 2014). Federici est une de ces intellectuelles qui, se consacrant à la recherche du savoir et du vécu occulté des femmes, ont ouvert de nouveaux espaces de pensée. Aujourd'hui, grâce à leurs œuvres, l'inconnaissance ne peut plus justifier que la dimension féminine demeure absente du portrait, du corpus, de l'analyse.

*Caliban et la sorcière* compile, compare et digère une somme considérable de connaissances subtilement mises en relation. Il révèle la part oubliée du travail, de la production, du contrôle. Il lie la construction de l'infériorité des femmes à la montée du capitalisme, raconte la guerre que leur ont menée les États, afin d'assurer la reproduction, la dépendance et la fixité de la main-d'œuvre. La femme au foyer y apparaît comme une invention du pouvoir capitaliste ; la misogynie, comme un puissant moyen d'assurer ce pouvoir.

L'une des originalités de l'ouvrage repose dans sa compréhension du processus d'accumulation primitive, décrit comme un rouage central de la machine capitaliste encore à l'œuvre aujourd'hui. Federici voit dans l'expansion mondiale du travail et les exigences économiques imposées aux anciennes colonies un renouvellement du processus, menant à la paupérisation et à la criminalisation des peuples, et notamment à une nouvelle vague de chasse aux sorcières. La dépossession ne se serait que déplacée avec le temps, transformant la vie en travail-mort depuis les campagnes européennes vers les colonies d'Amérique, puis d'Afrique et jusqu'aux « puissances économiques émergentes » de la mondialisation. Plus intéressant encore, nous dit Federici, la résistance est elle aussi devenue mondiale...

Federici nous explique comment, avec une étonnante unanimité internationale, on a créé des lois pour criminaliser la pauvreté et assujettir les classes ouvrières, en dépossédant aussi les femmes du contrôle de la reproduction. À l'histoire du droit comme forme bureaucratifiée de répression de la dissidence s'ajoute celle de la science biomédicale comme projet de censure d'un savoir féminin et de désacralisation du corps. Pour Federici, la première machine inventée pour le capitalisme est en effet le corps séparé de l'esprit et disposé au travail, corps dont les femmes, dans l'usine sociale, assurent le soin. Il en a résulté pour les femmes une formidable déchéance dont notre culture porte encore les traces. Elles structurent notre imaginaire, de la légitimation du viol (utile pour diviser et mater les mouvements contestataires) au culte de « l'honneur » en passant par la diabolisation de la contraception, mais aussi notre économie, en ce que les femmes demeurent non payées ou sous-payées.

Malgré les horreurs qu'il relate, cet ouvrage ne se transforme pas en manifeste. Federici nous remet cependant d'importantes clés d'interprétation du monde actuel et à venir. S'il semble inévitable de se méfier des fausses solutions et des acquis incomplets d'un certain féminisme libéral, imaginez de quoi la disparition des politiques familiales, le retour en force de la criminalisation de l'avortement et le *backlash* antiféministe en général peuvent être les indices...

Dans un contexte d'épuisement des ressources et de crise de la reproduction, ce livre nous replace dans une tradition de résistance à la désacralisation de la vie. Les sorcières font peur parce qu'elles savent que la reproduction n'est pas qu'un phénomène biologique, et parce qu'elles peuvent faire la grève. **L**